

## Les sujets de la méthodologie

Monique Panaccio

Doctorante en psychologie

---

L'auteur, en rédaction de thèse de doctorat, livre ses commentaires sur les différents sujets de la méthodologie: sujet-chercheur dont le désir soutient le travail, sujet de recherche nécessairement lié à l'histoire du sujet-chercheur, sujets petit n qui entrent en relation avec le sujet-chercheur. L'auteur montre comment la méthodologie peut être un lieu transitionnel entre la subjectivité du chercheur et l'objectivité requise par la recherche. Enfin l'auteur fait le lien entre ces sujets et le travail du deuil à l'oeuvre dans la recherche.

Je dois vous dire que je travaille depuis cinq ans sur une thèse de doctorat en psychologie et que la rédaction de ma thèse n'est pas terminée.

Comme il est d'usage courant de parler de l'objet de la méthodologie, j'ai cru qu'il serait intéressant d'aborder mon rapport avec celle-ci par une approche subjective. Ceci me semble correspondre aux visées de la journée d'aujourd'hui. Je me suis rendue compte qu'on pouvait entendre cette expression «sujet de la méthodologie» de diverses façons et qu'il serait sans doute plus juste de parler des sujets de la méthodologie. Si on exclut la méthodologie qualitative comme sujet, j'en relève au moins trois.

Il y a d'abord, c'était là mon point de départ, le sujet-chercheur qui doit, à partir d'éléments théoriques sur ce qu'est la méthodologie (ici qualitative mais qu'on semble souvent situer dans un rapport de face à face avec la

méthodologie quantitative), s'approprier celle-ci pour en faire un objet utilisable à ses buts et fins de recherche. En faire un objet, n'est-ce pas avant tout, paradoxalement, la subjectiver, c'est-à-dire en faire un objet marqué par un désir ( peu importe sa forme: désir de comprendre, désir de reconnaissance, désir de réussir mais en tout cas désir de ) lequel est profondément ancré dans l'histoire du sujet. En effet, pourquoi tel projet et quels en sont les enjeux conscients et inconscients. Je crois que les enjeux, c'est ce qui passé pour moi, se sont révélés au fur et à mesure du travail de recherche. Le sujet-chercheur porte son projet et est à la fois porté par lui, son désir en est le moteur et la méthodologie qualitative apparaît comme un support à construire pour lui permettre de mener celui-ci à terme.

Il y a ensuite, le sujet de recherche au sens où on dit : voici mon sujet de recherche, il porte sur tel objet. Mon sujet porte sur tel objet. Mon sujet de recherche est la perception de l'histoire de la psychanalyse au Québec par les psychanalystes. Remarquez comme c'est bizarre cet enchevêtrement sujet-objet. En effet pour être exploité, développé, un sujet qu'on peut associer à une idée de départ, doit passer du statut de sujet à celui d'objet de recherche et d'objet de la méthodologie. Dire «l'objet de ma recherche» fait plus rigoureux, que dire le sujet de ma recherche. On manifeste qu'on a une certaine distance par rapport à notre recherche et surtout que cet objet est supposé exister en dehors de notre subjective appréhension. Ce qui n'est pas si simple. Winnicott nous a bien montré dans son travail sur l'objet transitionnel et sa fonction chez le nourrisson combien est fondamentale et complexe la relation entre le subjectif et l'objectif. Je cite Winnicott (1951) «Dès la naissance, l'être humain est en butte à la question de la relation 1 entre ce qui est perçu objectivement et ce qui est conçu sur un mode subjectif. L'individu ne pourra résoudre ce problème de façon saine que dans la mesure où sa mère l'a bien fait débiter. La zone intermédiaire à laquelle je me réfère, dit Winnicott, est

celle que l'on alloue à l'enfant et qui se situe entre la créativité primaire et la perception objective basée sur l'épreuve de la réalité.»<sup>2</sup>

Ne pourrait-on dire que c'est à partir de cette zone que se ferait l'élaboration de la méthodologie? Que la méthodologie qualitative serait cette relation entre le subjectif et l'objectif plus précisément la mise en place de cette relation? D'où les difficultés dans ces passages d'une subjectivité qui nous fait non seulement nous situer d'une telle façon par rapport à notre recherche et à sa méthodologie mais permet qu'il puisse y avoir acte de création, à des tentatives d'objectivation qui répondent à la nécessité de rendre compte avec rigueur de phénomènes. Ces allers-retours entre la subjectivité du chercheur et la rencontre avec les différentes réalités (réalité du matériel recueilli, réalités de rendre compte mais aussi de rendre des comptes aux instances institutionnelles représentées en général par notre directeur ou directrice de recherche, réalité des échéances etc), ces allers-retours donc sont souvent ce qu'il y a de plus éprouvants, mais aussi parfois de plus ludiques pour le chercheur et ce qui donnera à telle recherche son caractère d'originalité.

Enfin, il y a les sujets de la méthodologie, communément appelés *n*, petit *n*, c'est-à-dire les sujets auxquels nous essayons d'appliquer notre méthodologie et qui en font partie. Ces sujets, en ce qui concerne ma propre recherche, sont des psychanalystes. C'est vous dire toute la complexité de la tâche dans laquelle je me suis embarquée avec une certaine naïveté. En effet, par définition les psychanalystes en savent un bout sur eux-mêmes, sur leur inconscient, sur les motivations inconscientes qui ont présidé à leur choix de vie, il allait donc être facile de les faire parler avec authenticité sur ce qui m'intéressait c'est-à-dire l'histoire de la psychanalyse au Québec. Non pas une histoire objective qui serait par exemple en telle année telle chose etc mais je

voulais que ma méthodologie me serve à capter l'expérience des sujets et à en rendre compte. Particulièrement en ce qui concerne leur expérience de la transmission de la psychanalyse.

Dans les faits, ces trois sujets que nous venons d'identifier, le sujet-chercheur, le sujet du travail et les sujets petit n, de la méthodologie s'enchevêtrent et entretiennent les uns avec les autres des rapports complexes.

Je vais essayer de vous faire part de mon expérience.

Lorsque j'ai entrepris ce projet (mes premières entrevues datent d'il y a cinq ans), je n'avais à toute fin pratique aucune expérience de recherche mais j'avais une longue expérience clinique et une longue pratique de l'entretien clinique (je l'enseignais d'ailleurs).

J'ai posé dès le départ un parallèle (pas un équivalent) entre le travail de l'analyse qui consiste pour l'analysant en la construction d'une fiction, par la production d'un discours qui va se substituer à la production de symptômes, un travail de la métaphore donc qui porte sur ce qui lui a été transmis par les lignées dont il est issu et qui va lui permettre d'advenir comme sujet de son désir et mon travail de recherche qui visait la production d'un discours à partir des témoignages des analystes. Capter l'expérience des sujets, c'était assez prétentieux, même si je savais que je ne pourrais pas m'exclure comme artisan de la construction qui serait faite à partir de leur discours. Mais j'avais sous-estimé ce que je mettais en place. Comment capter l'expérience sinon dans le présent de ce qui se passe dans la relation entre le sujet-chercheur et le sujet-petit n? Comment en rendre compte sans psychologiser? J'étais au fait de l'expérience du transfert et personnellement, je trouve qu'on galvaude assez le mot transfert et qu'on oublie la nécessité du cadre pour son élaboration, alors dans ces entretiens de recherche disons plutôt que j'avais sous-estimé la part d'imaginaire qui y

serait à l'oeuvre et qui serait déterminante quant au contenu des entretiens. À réécouter les bandes ainsi qu'à la lecture des entrevues, je me suis rendue compte que le contenu des entrevues était souvent déterminé par notre dynamique relationnelle, celle entre le sujet-chercheur et le sujet-petit n. C'est une chose que l'on sait depuis longtemps en psychanalyse à savoir que c'est l'autre de l'interlocution qui va déterminer la place d'où je vais parler. Je ne me situais pas de la même façon avec chacun de mes sujets, j'avais déjà «une histoire» avec chacun d'eux, un rapport imaginaire; et eux, avec moi et avec mon sujet de thèse. Je vous donne un exemple: j'ai un sujet qui avait accordé une entrevue à une revue il y a plusieurs années sur un thème très proche de celui de ma recherche actuelle. Je lui dis en début d'entretien:

I: J'aimerais ça évidemment aller plus loin que votre entrevue dans la revue Unetelle.

O4 - Ça va être difficile.

I: - Ça va être difficile... Alors, dites-moi qu'est-ce qui vous a amené à la psychanalyse.

O4 - Oui, ça j'en ai parlé un peu, sinon beaucoup, dans l'entrevue de la revue Unetelle.

Quand je dis que les véritables enjeux de la recherche ne me sont apparus qu'au fur et à mesure du travail, un de ceux-ci était que j'avais, moi, à me situer dans une descendance et qu'aucune interprétation soumise à une grille pré-déterminée ne pourrait me préserver de l'angoisse inhérente à toute recherche de la vérité, à tout acte qui vise à prendre une place dans les lignées générationnelles dont on est issu. Mon sujet de thèse concerne l'histoire de la psychanalyse, or le travail de l'histoire a une fonction de représentation qui va bien au-delà de la reconstitution du passé. Il est construction mais il est aussi démolition, comme dit Legendre (1985)<sup>3</sup> car

il fait entrer le passé dans le discours social de la descendance des textes, des hommes et des choses.

Interviewer mes pères (de l'un et l'autre sexe), c'était leur demander de faire acte de transmission à mon égard, c'était répéter pour moi la nécessité de me tourner vers les générations précédentes pour trouver une autorisation à naître. Par ce travail, c'était les faire entrer dans le royaume des morts pour que l'accès à la vie soit permis aux générations suivantes. En interrogeant les psychanalystes sur l'histoire, sur leur histoire, sur leurs origines, c'était les interroger sur les miennes. Et je peux vous dire que cette recherche a failli avorter, que j'ai dû changer de directeur de thèse à cause de l'acharnement de la première à empêcher la réalisation de ma recherche.

Je crois que la méthodologie ne doit pas être un divan de Procuste pour les trois sujets dont je vous ai parlé. Mais qu'on ne peut s'empêcher de lui faire occuper différentes places à différents moments notre recherche: garde-fous lorsque nous sombrons dans la subjectivité, mur de ciment lorsque nous en éprouvons surtout le côté contraignant, et nous ne pouvons que naviguer entre la liberté qu'elle peut offrir et l'assujettissement auquel elle nous soumet.

C'est en passant à travers ce travail de recherche comme un travail d'élaboration psychique et en reconnaissant la part de transgression inhérente à sa réalisation que je pourrai sans doute le terminer.

Ce qui m'amène à conclure qu'une bonne part du travail de recherche consiste en un travail de deuil. Dans le cadre d'un doctorat, la recherche tient lieu de passage, d'épreuve dans le triple sens du mot: épreuve de passage où on offre notre travail au jugement de professeurs, de pairs qui vont le sanctionner par l'obtention d'un diplôme; quelque chose d'éprouvant et de souffrant; enfin une épreuve comme un brouillon par rapport à nos aspirations narcissiques. (Ce n'est

qu'après la rédaction que je pourrai réellement écrire! Illusion dont je ne suis pas trop dupe).

Je reprends, pour terminer, les trois sujets de la méthodologie dans cette perspective d'un deuil à faire. Le sujet-chercheur doit faire le deuil de l'oeuvre rêvée pour se contenter d'une production ordinaire qui ne rendra jamais compte de ses investissements, de ses insomnies, de ce qu'il a fait subir à ses proches, et sur laquelle il sera jugé. Mon sujet de thèse a, lui aussi subi toute une transformation, il s'est considérablement réduit car il a dû s'adapter au contenu des entrevues et à la réalité. Il s'est toutefois rapproché de mon véritable intérêt qui concerne la transmission.

Quant à mes sujets petit n, malgré une apparente et réelle collaboration plusieurs ont été très défensifs, mais je ne doute pas d'avoir contribué à ce que certaines entrevues n'aient pas la profondeur que j'avais souhaité au départ. Au fur et à mesure des entrevues, celles-ci devenaient plus intéressantes, plus proche de l'expérience subjective des sujets. Ici peut-être que le deuil concerne ce que nous aurions espéré entendre de nos sujets et qui, au fond, par l'inadéquation inévitable avec notre demande, nous oblige à relancer celle-ci ailleurs.

#### NOTES

1 C'est moi qui souligne.

2 Winnicott, D.W. Objets transitionnels et phénomènes transitionnels (1951) in De la pédiatrie à la psychanalyse, pbp, Paris, 1969, 370 pages.

3 Legendre, P., L'inestimable objet de la transmission. Fayard, 1985, 408 pages.